



PATRICIA McCORMICK

NE

TOMBE

JAMAIS

Gallimard

Scripto

Scripto

Patricia McCormick

**NE
TOMBE
JAMAIS**

Traduit de l'anglais
par Jean-François Ménéard

Gallimard

Titre original : *Never Fall Down*

Édition originale publiée en Grande-Bretagne par Doubleday,
une marque de Random House Children's Publishers UK,
une entreprise du groupe Random House.

© Patricia McCormick, 2012, pour le texte.

© Éditions Gallimard Jeunesse, 2014, pour la traduction française.

Lorsque Arn Chord-Pond avait onze ans, les Khmers rouges, représentants d'un régime communiste radical, ont pris le pouvoir au Cambodge, enfermant la population tout entière dans des camps de travail établis à la campagne. Les familles furent séparées et tout le monde, même les enfants, fut condamné à un travail long et exténuant qui consistait à creuser des fossés et à cultiver le riz.

Des dizaines de milliers de gens sont morts de faim, d'épuisement et de maladie. Beaucoup plus encore ont été torturés, contraints de confesser qu'ils étaient des traîtres, puis exécutés et enterrés dans des charniers que l'on a appelés les « Champs de la mort ».

Près de deux millions de personnes ont été exterminées – le quart de la population. C'est le pire génocide qui ait jamais été infligé par un pays à ses propres habitants.

BATTAMBANG, CAMBODGE
AVRIL 1975

Le soir, dans notre ville, c'est la musique partout. Maisons riches. Maisons pauvres. C'est pareil. Tout le monde a de la musique. Radios. Tourne-disques. Cassettes huit pistes. Même les types qui pédalent sur les rickshaws, ils attachent une minuscule radio au guidon et ils chantent pour les passagers. Dans ma ville, la musique, c'est comme l'air qu'on respire, toujours là.

Tous les hommes, toutes les femmes se promènent dans le parc pour entendre les nouvelles chansons. Les Cambodgiens aiment beaucoup les chansons. Les chansons d'amour françaises. Le rock'n'roll américain. Comme les Beatles. Comme Elvis. Comme Chubby Checker. Les dames en sarong, elles marchent si légèrement, c'est comme si elles flottaient dans les rues. Les hommes en pantalon, les cheveux lissés en arrière, ils fument des Lucky Strike. Des vieux jouent aux cartes. Des vieilles dames vendent des mangués, vendent des nouilles, vendent des montres. Des enfants jouent

au cerf-volant, mangent des glaces. Toute la ville est dehors, le soir.

Mon petit frère et moi, on est devant le grand cinéma et on chante pour les gens. On fait du twist, aussi. «*Let's twist again, like we did last summer!*» Deux enfants tout maigres, pas de chaussures, le pantalon déchiré, ils aiment bien qu'on chante pour eux. Ils nous donnent même des pièces.

Ce soir, je regarde bien la foule, je trouve une dame – une grosse dame, grosse comme une pomme de lait – et lentement, lentement, sans qu'elle nous voie, mon frère et moi, on se cache derrière sa jupe, on la tient si doucement, elle ne le sait même pas, et on fait comme si c'était notre mère. Les enfants avec leurs parents peuvent voir le film gratuitement. Les enfants comme nous, on fait semblant.

Dans le cinéma, on regarde l'Amérique, en noir et blanc, avec des avions, des voitures qui brillent et des femmes dans des jupes si courtes, elles montrent leurs genoux. Film de guerre, plein de coups de feu, un peu de baisers. Pour les coups de feu, mon frère et moi, on applaudit. Pour les baisers, on se cache le visage dans notre chemise.

Après la séance, c'est le meilleur moment – quand on fait le film nous-mêmes. Dehors, dans le parc, on vole en avion, on tire avec des fusils, on est les héros. Comme les vrais soldats qui se battent en ce moment dans la jungle, à l'extérieur de notre ville. On tire sans doute une centaine de balles, on meurt une centaine de fois. Puis on entend un sifflement et dans le ciel, très loin, il y a un éclair tout blanc. Les palmiers frissonnent, le sol tremble. Et tout d'un coup, c'est la vraie guerre.

J'attrape la main de mon petit frère et on court, on court jusqu'à une petite mare, près de notre maison. On saute dedans, l'eau jusqu'au nez, et on se cache là. Où rien de mal ne peut nous arriver.

Le lendemain, la musique est revenue et la guerre est partie. Parfois, la guerre s'approche, mais jamais dans notre ville. La plupart des combats, dit la radio, sont loin, dans la jungle. Les soldats du gouvernement, ils se battent pour le prince. Les méchants, je ne sais pas pour qui ils se battent, mais je sais que le prince est un grand homme. Un grand homme avec des amis importants comme la veuve du jeune président américain. Et il a une fille très belle, je l'ai vue dans le journal quand elle est allée en Chine avec le prince. Si belle, j'ai découpé la photo pour la mettre sur mon mur.

J'ai peur pour eux deux en Chine. Les Chinois mangent des choses qui sentent mauvais. Où est-ce qu'ils vont manger? Comment ils vont faire pour rentrer chez eux avec toutes ces batailles?

Mais un soldat, au marché, un type avec un grade important, il vante l'armée du gouvernement. Il est grand, avec un cou de taureau, il dit qu'il connaît le prince. Il dit que la guerre va durer encore une semaine.

Il dit que les soldats, dans la jungle, ils ne sont pas de vrais soldats. Seulement des paysans dans des pyjamas noirs. Ils n'ont même pas des vraies bottes. Des sandales fabriquées avec des vieux pneus. Nous allons gagner, il dit. Nous allons les écraser comme des cafards.

Alors, j'essaye de ne pas m'inquiéter pour le prince et la princesse, je m'occupe plutôt de voir comment gagner un peu d'argent.

Parfois, je vends des glaces. Pour vendre, il faut avoir une cloche. Une petite cloche, elle sonne quand on marche, comme ça, les gens vous entendent arriver. Mais un enfant pauvre comme moi, je peux seulement en acheter une pas chère. Une vieille cloche pour les buffles. Une grosse. Pas un bon son. Comme un vieux gong autour du cou.

Au début, personne n'achète. Personne n'achète mes glaces parce que j'ai l'air d'un enfant pauvre. Alors je mange toute la glace avant qu'elle fonde. Je me rends presque malade. Là, j'apprends une leçon : vends vite avant que la glace fonde. Vends très vite. Et aussi, va loin. Partout dans la ville. Je marche tellement, je connais cette ville comme ma poche.

Souvent, des enfants me jettent des pierres. Des enfants riches. Des enfants qui vont dans des vraies écoles, avec des tables et des paniers pour le basket. Pas comme les écoles des temples pour les enfants pauvres comme moi, où on doit faire des corvées, servir les moines et après peut-être avoir quelques leçons. Les enfants riches, ils me font des grimaces, jettent des pierres. Parfois, je pars en courant. Parfois, je leur fais une grimace, moi aussi. Et puis, je pars en courant.

Mais bientôt, j'apprends une autre leçon : si je veux vendre, je dois sortir en douce du temple et vendre quand ces enfants-là sont à l'école.

Chantou, ma grande sœur numéro un, elle s'aperçoit que je ne suis pas au temple. Elle se met en colère. Très en colère. « Arn, elle me dit, tu dois faire les corvées pour les moines, apprendre les chants, travailler à tes devoirs. Vendre des glaces, c'est pour la classe inférieure. »

Je ne lui dis pas que les moines, parfois, sont très méchants. Je ne lui dis pas qu'ils nous font travailler tout le temps et que le temple n'est pas comme une vraie école. Je ne lui dis pas qu'ils se fâchent, qu'ils frappent et disent : « Espèce d'idiot ! »

Et aussi, je ne lui dis pas que nous *sommes* la classe inférieure. Elle croit toujours que c'est comme avant, quand notre famille était propriétaire de l'opéra. Mon père, la star, ma mère, aussi la star. Dans notre maison, une grande maison sur la rue principale, avant le spectacle, il n'y avait que des chanteurs et des musiciens chez nous, ils se préparaient. Quarante personnes, peut-être. Un spectacle tous les samedis. Complet. Tellement de monde, certains devaient s'asseoir dans l'herbe. Notre famille, un petit peu riche, un petit peu célèbre.

Puis mon père a un accident de moto. Il se cogne la tête contre la route. À l'hôpital, il crie comme si c'était toujours l'opéra, comme s'il était encore en scène. Ensuite, il meurt et ma mère, elle ne peut plus diriger l'opéra. Elle essaye. Mais sans un homme pour commander, pas d'opéra. Alors, il faut qu'elle parte très loin, à Phnom Penh, pour chanter et gagner un peu d'argent et nous, on habite chez notre tante. Moi et mon frère et quatre sœurs. Ma tante, elle n'a pas d'enfants, alors elle nous aime comme si on était les siens, mais il n'y a pas assez d'argent. C'est pour ça que je dois habiter au temple parfois, aussi pour ça que j'essaie de gagner de l'argent moi-même.

Je n'en parle pas à ma sœur. Je la laisse dire que c'est bon pour la classe inférieure, ce que je fais.

Je veux de l'argent mais je veux aussi m'amuser.

Peut-être que c'est pour la classe inférieure. Mais moi, ça me va très bien.

Parfois, je vole des noix de coco. Parfois, la dame qui habite à côté, elle me laisse cueillir ses fleurs pour les vendre. Et parfois, je joue à un jeu où il faut parier. On peut appeler ça un jeu d'argent. Mais peut-être qu'on peut aussi appeler ça un sport. Ça n'a pas d'importance.

Je donne au moins en chef un peu d'argent pour pouvoir filer du temple et aller jouer. Vous direz peut-être que c'est de la corruption. Ou alors vous pouvez dire que c'est un petit cadeau.

Ce jeu, il est facile pour moi. Vous tracez un cercle par terre et vous y mettez de l'argent. Ensuite, vous lancez vos chaussures dans le cercle. Si vos chaussures touchent l'argent, vous le prenez. Parfois, je perds mais la plupart du temps, je gagne. Je ne joue pas seulement avec d'autres enfants, je deviens si habile que souvent, je joue avec des adultes, avec le chauffeur de rickshaw. Je les provoque, je leur dis : « Tu es tellement gros, tu ne peux pas voir plus loin que ton ventre » ; et ça les rend furieux et ils lancent leurs chaussures comme des fous et c'est moi qui gagne.

Il n'y a pas d'autres enfants qui ont autant d'argent que moi. Ça veut dire que je peux acheter des choses pour ma famille. Des bonnes choses à manger. Des bananes grillées. Des gâteaux à la noix de coco ou aux haricots mungo. Je donne toujours ce qu'il y a de meilleur à Munny, mon petit frère. Le sucre de palme, très doux, enveloppé dans une feuille de palmier. Mais un jour, quand je donne un gâteau à ma

tante et à ma sœur, elles pleurent. Je ne sais pas ce qu'elles ont. Je dis: « Pourquoi vous pleurez? »

Elles demandent où j'ai eu cet argent. « Un petit garçon comme toi, comment tu peux avoir tant d'argent? » Elles n'arrêtent pas de me pincer, me pincer, elles disent que peut-être je l'ai volé. Je leur dis la vérité, que je l'ai gagné. Mais elles ne croient pas.

Elles vont voir le chef des moines. Elles m'emmènent aussi, me tirent par l'oreille tout le long de la rue. « Arn a beaucoup d'argent », elles disent. « Où il l'a eu? »

Le moine hoche la tête, comme si c'était une très triste nouvelle pour lui. Il leur dit la vérité, à propos du jeu des chaussures. Et il dit: « Arn a essayé de me donner un peu d'argent aussi, mais je ne l'ai pas pris. »

Je me frotte l'oreille et je me dis: la prochaine fois, pas d'argent pour ce type-là.

Dans notre ville, il y a un arbre qui donne des petites graines dures et rondes. L'arbre au pied de bœuf. On le secoue, les graines tombent sur le trottoir. On coupe un roseau, on enfonce les graines dedans, on a une sarbacane.

Mon petit frère, il dit que ce soir, il va tirer des graines dans les fesses de notre sœur parce qu'elle a dit à notre tante qu'on est entrés en douce dans le cinéma. Cette sœur-là, Sophea, elle est entre nous deux. Plus jeune que moi. Plus âgée que lui. C'est notre préférée pour lui tirer dessus. Et en plus, elle jure et elle dit des gros mots quand on vise juste et notre tante se met en colère contre elle, pas contre nous.

Je prends le tronc de cet arbre dans mes bras, je le secoue très fort et, loin là-bas, j'entends comme un bruit de tonnerre. Je regarde les nuages et j'attends que la pluie tombe comme un rideau, que les parapluies poussent comme des champignons. Que la saison chaude finisse et que les pluies commencent. Mais pas de pluie. Seulement des camions.

Toutes sortes de camions. Surtout des Jeep et des tanks mais aussi des camions de Coca-Cola et des bus et des camions à ordures. Tous pleins de soldats. Des jeunes. La peau sombre, des durs, tous en noir. Pyjamas noirs, casquettes noires. Avec seulement des foulards rouge et blanc noués autour de la tête.

La plupart sont des enfants, des adolescents. Certains seulement un tout petit peu plus âgés que moi. Des jeunes avec des sandales fabriquées dans des vieux pneus de voiture. Des jeunes avec des fusils. Et plein de cartouches en travers de la poitrine. Et des pistolets. Et des grenades. Et même, certains soldats sont des filles. Des filles avec des cheveux courts, des visages en colère.

Maintenant, des gens sortent de toutes les maisons. Les acclament, agitent des drapeaux blancs. Des mouchoirs, des draps peut-être, des foulards, tout ce qui est blanc. Ils courent vers les camions, ils essayent de toucher les soldats.

À côté de moi, un type en jean, des cheveux et des pattes comme Elvis, il fait signe de la main aux camions. Je lui demande ce qui se passe.

Il dit la guerre est finie.

Dans toute la rue, les gens poussent des cris, des acclamations, ils agitent les drapeaux. Quelqu'un, un

cuisinier, il brandit une grande cuillère et aussi son tablier. Le type qui coupe les cheveux, il remue une serviette blanche. Une vieille dame, sans dents, les gencives roses comme les bébés, elle essaye d'embrasser un soldat.

Des bruits de Klaxon. Des enfants très jeunes, ils courent en cercle. Même des chiens, ils courent après leur queue. Alors je me mets à courir, moi aussi, je me laisse aller. Je ne sais pas qui sont ces types avec des fusils et des camions, mais ça m'est égal. Plus de guerre. Peut-être, bientôt, la princesse peut revenir.

Tout est silencieux, maintenant. Le défilé est terminé et les gens sont rentrés chez eux, ils font la cuisine. À la radio, on dit: «Donnez tout ce que vous pouvez aux soldats. Montrez que vous les soutenez.» Tout le monde est à l'intérieur, maintenant, sauf moi. À côté de notre maison, il y a une école, une école pour les enfants riches, celle qui a le terrain de basket. Parfois, je me penche contre le mur, je regarde par la fenêtre et j'essaye d'apprendre comme les autres enfants. Les lettres. Les chiffres. Parfois, le professeur, il dit de m'en aller et je fais comme si je m'en fichais, comme si je passais simplement par là. Mais aujourd'hui, pas d'école, alors je vais taper dans le ballon de foot, dans la cour.

Au coin, quatre soldats en pyjama noir surveillent, en fumant des cigarettes. Ils sont jeunes, ces types-là, alors je dis: «Vous voulez jouer?»

Ils prennent le ballon comme s'ils ne savaient pas quoi faire. Ils tapent dedans comme s'ils n'avaient jamais vu ce jeu et je me dis que je pourrais peut-être

me faire un peu d'argent avec eux. Mais ils ont l'air de mauvaise humeur en jouant, ils ne s'amuse pas, le fusil toujours sur l'épaule, alors je me dis que ce n'est peut-être pas une si bonne idée de parier avec ces gars-là.

Un soldat, le plus grand, il voit un jeune arriver sur une moto et il lui crie de s'arrêter. Il va dans la rue pour parler au jeune et j'y vais aussi.

Il dit au jeune : «Laisse-moi faire un tour sur ta moto.»

On ne peut pas faire ça. On ne peut pas demander à quelqu'un de faire un tour sur sa moto. Alors, le jeune répond : «Non, je dois rentrer chez moi.»

Sans avertissement, le soldat, il le frappe à la tête avec le fusil. Et le jeune, il s'effondre par terre, comme si ses jambes sont mortes, et il tombe au bord du trottoir. Il se convulse, des bulles sortent de sa bouche. Et puis il ne bouge plus.

Je pars en courant, très vite, très effrayé. Je raconte ça à ma tante, mais elle ne me croit pas. Elle me donne une orange et dit d'aller faire la fête comme tout le monde. Mais je garde ce soldat dans ma tête.

Le lendemain, tôt le matin, le gong du temple ne sonne pas pour le réveil, aucun moine ne chante. Il y a un drôle de son. Une voix comme une machine, et très forte. Un camion plein de soldats descend la rue. Ils crient dans un mégaphone. «Nous sommes les Khmers rouges», ils disent. «Nous sommes le Cambodge rouge.» Ils disent aussi que le prince revient, que tous les soldats gouvernementaux devraient venir l'accueillir à l'aéroport. «Tous les soldats de

cette ville», ils disent, «venez nous rejoindre». Et les soldats gouvernementaux, ils sortent des maisons, un par un, vêtus de leur uniforme vert. L'uniforme, la casquette, les bottes. Et même certains, les gants blancs. Des médailles aussi. Très élégants. Très fiers. Et ils rejoignent les jeunes en pyjama noir.

Un soldat du gouvernement, un vieux, beaucoup de galons, qui vit dans une grande maison, sa femme le tient si fort par la manche, il ne peut presque pas bouger. Une autre femme de soldat, jeune, enceinte, elle agite un mouchoir blanc et elle pleure un peu. Je cherche le type au cou de taureau, celui qui dit qu'il connaît le prince, mais aucun signe de lui.

Je suis tous ces types dans la ville et je cours jusqu'à la maison de mon ami et je jette un caillou contre sa fenêtre. Hong est riche, et chinois. Ses parents tiennent un magasin et ils ont un oiseau dans une cage dorée. Il a un vélo et parfois, il me fait faire un tour sur son guidon. On va à la chasse aux grenouilles dans la campagne et de temps en temps, on joue à la guerre. Alors, je me dis que peut-être Hong voudra suivre les soldats et peut-être voir le prince. Et je me dis aussi que peut-être Hong pourra me prendre sur son vélo.

Maintenant, la mère de Hong vient à la fenêtre. «Va-t'en d'ici», elle dit. «Retourne chez toi.» Hong passe la tête dehors et il me regarde d'un air triste. Il dit que sa famille s'en va. Et puis sa mère ferme la fenêtre.

Ils sortent et ils emportent toute la maison: marmites, couvertures, lampes, saucisses accrochées à une ficelle, tourne-disque, valises, tapis, machine à coudre et cage avec l'oiseau dedans.

«Est-ce que Arn peut venir avec nous? demande

Hong à sa mère. Tu dis que tout le monde doit partir maintenant.»

La mère de Hong, elle est un peu folle. Peut-être qu'elle ne comprend pas que la guerre est finie. Mais la famille de Hong, ils ont aussi une télévision, alors parfois ses histoires folles ne sont pas si folles que ça.

Elle me regarde. Elle regarde les saucisses sur la ficelle. Je connais cette tête. Ma tante aussi fait cette tête-là, parfois, quand peut-être il n'y a pas assez à manger pour tout le monde.

«C'est bien comme ça, je dis. Je veux être ici quand le prince vient.»

Et dans ses yeux, je vois que la mère de Hong est peut-être un peu soulagée.

Hong me tient la main pendant tout le chemin jusqu'au train, puis sa mère me met un peu d'argent dans la poche. Je regarde le train jusqu'à ce qu'il n'y ait plus rien, rien que de la fumée dans l'air. Alors, je vois combien d'argent elle m'a donné. Plus d'argent que deux mois à vendre des glaces.

Sans ami, sans vélo, je suis quand même les soldats. Une route pleine de poussière, en dehors de la ville, très loin, dans la campagne, près de la mare aux grenouilles. Le plus souvent, Hong, il a un peu peur des grenouilles, alors c'est moi qui les attrape. J'attache une petite grenouille au bâton et j'attends qu'une plus grosse grenouille vienne la manger. J'ai toujours de la peine pour la petite grenouille, mais je me dis que c'est comme ça qu'on attrape son dîner.

Avec toute cette marche, toute cette poussière, je suis fatigué et je m'allonge sous les bananiers pour

dormir un peu. L'endroit parfait pour voir le défilé quand le prince viendra dans notre ville. L'endroit parfait pour que la princesse me remarque.

Je me dis que, peut-être, je rêve que la guerre continue, des bruits de fusils qui tirent, dix, peut-être vingt fois. Mais quand j'ouvre les yeux, plus de bruit. Rien qu'une grenouille, dans le fossé, qui appelle son ami. Et je me dis : laisse-la tranquille. Ce soir, j'ai de l'argent pour un vrai dîner.

Maintenant, les Khmers rouges reviennent en ville. Mais pas de prince. Pas de princesse. Pas non plus de soldats en uniforme vert. Rien que des Khmers rouges. Les gens, dans la ville, ils se chuchotent des choses à l'oreille et ils rentrent chez eux en courant. La vieille dame, la femme du soldat avec beaucoup de galons, elle tombe à genoux. La femme enceinte, elle se cache le visage dans son mouchoir.

Je cours chez moi pour raconter à ma tante tout ce que j'ai vu mais quand j'arrive, je vois l'homme au cou de taureau. Il creuse un trou dans le sol. Il a des vêtements de paysan trop petits pour lui et il creuse avec ses mains. Il enterre son uniforme sous notre maison.

Le lendemain matin, encore le mégaphone. Devant chez nous, on dirait que toute la ville marche dans la grande rue. Ils sont des milliers et des milliers. Jamais, jamais, je n'avais vu autant de gens. Tout le monde marche. Hommes, femmes, petits enfants, vieilles dames, vieux hommes. Tout le monde emporte du riz. Et des couvertures. Et des valises. Un des hommes, comme un buffle, il a deux lourds bidons d'eau

accrochés à un bâton sur le dos. Un autre, toute la famille est sur son vélo. Grand défilé. Tout le monde quitte la ville, comme Hong.

Ils marchent lentement, le soleil déjà chaud. Et je pense: dommage, je n'ai pas de glaces. Une bonne journée pour vendre.

Un autre camion avec un mégaphone, il roule comme un fou. «Écoutez, tout le monde», crie le type. «Les Américains arrivent pour bombarder la ville!» Les gens, dans la grande rue, ils courent partout, maintenant. «Préparez-vous à quitter la ville pendant trois jours. Allez dans la campagne, à vingt kilomètres d'ici», il hurle. «Dans trois jours, vous pourrez revenir.» Le soldat, il conduit n'importe comment, comme s'il n'avait jamais vu un camion avant – dans un sens, dans l'autre, presque dans la foule. «Pas d'affolement», il crie. «Les Américains arrivent!»

Je ne comprends pas. La guerre américaine, au Vietnam, est finie depuis quelque temps. Mais ça m'est égal. Je me dis que jamais il ne s'est passé ici quelque chose de plus excitant. Des vrais Américains qui viennent. Des vrais avions. Je pense à Hong dans le train, avec sa mère et ses saucisses, et je me dis: dommage qu'il rate tout ça.